

Aimé Petit  
Professeur à l'Université de Lille III



**Résumé :** *Le règne de Philippe Le Bon représente l'âge d'or de la littérature bourguignonne, avec une immense production littéraire ; les hommes de lettres de la cour sollicitent en particulier l'Antiquité et la mythologie pour découvrir des ancêtres à cette illustre maison princière. Ils exaltent non seulement l'ancien idéal des chevaliers mais même, à l'époque où la noblesse féodale est en déclin, un état mythique de la chevalerie. L'article aborde la question de la « mise en prose », en évoquant en particulier le Roman de la Violette, le Livre des Amours du Chastellain de Coucy et de la Dame de Fayel et Gilles de Chin, issus de l'atelier de Jean de Wavrin, en soulignant combien les auteurs ou copistes travaillant pour celui-ci étaient attachés au Nord de la France.*

**Mots clés :** *Philippe le Bon, littérature bourguignonne, mythe, chevalerie*

**Abstract :** *The reign of Philippe Le Bon stands as the golden age of Burgundian literature thanks to a huge literary output ; men of letters at court turn particularly to Antiquity and mythology to find out ancestors of this illustrious noble family. They extol not only the ancient ideal of the knights but even, when the feudal nobility is on the wane, a mythical state of chivalry. The article deals with the matter of the "mise en prose" in calling forth the Roman de la Violette, the Livre des Amours du Chastellain de Coucy et de la Dame de Fayel as well as Gilles de Chin, produced in Jean de Wavrin's workshop, and underlining how much Northern France meant for the authors and copyists working for him.*

**Key words :** *Philippe le Bon, Burgundian literature, myth, chivalry*

L'importance des mises en prose à la cour de Bourgogne a d'abord été mise en relief par les travaux fondateurs de Georges Doutrepoint, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne, Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire* (1) et *Les mises en prose des épopées et des romans chevaleresques du XIVe au XVI e siècle* (2). On trouvera dans l'édition récente de *L'Histoire d'Erec en prose* de Maria Colombo-Timelli la liste des mises au point et des contributions des chercheurs qui ont succédé à ce pionnier sur ce sujet (3).

Il convient de situer les mises en prose dans la vaste activité culturelle qui s'exerça à la cour des ducs de Bourgogne, en précisant tout de suite qu'on ne s'intéressera ici qu'à un prince, et à un certain type de production. La cour

de Bourgogne, sous les règnes de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire, devient le joyau de l'Occident. Un historien comme Otto Cartellieri la considère comme le pendant, dans le Nord, des cours de la Renaissance italienne (4). La prédilection de Philippe le Bon, dont le règne est considéré comme l'âge d'or de la littérature bourguignonne, pour les lettres a été notamment célébrée par David Aubert en 1462, dans un passage célèbre :

« Tres renommé et tres vertueux prince Philippe duc de Bourgogne a dès longtemps accoutumé de journallement faire devant lui lire les anciennes histoires ; et pour estre garni d'une librairie non pareille a toutes aultres il a dès son jeune eage eu a ses geiges plusieurs translateurs, grans clers, experts orateurs, historiens et escripvains, et en diverses contrees en gros nombre diligemment labourans ; tant que aujourd'hui c'est le prince de la chrestienté, sans reservation aulcune, qui est le mieux garni de authentique et riche librairie, comme tout se peut pleinement apparoir ; et combien que au regard de sa tres excellente magnificence ce soit petite chose, toutes fois en doit il estre perpetuelle memoire, a celle fin que tous se mirent en ses hautes vertus. » (4)

Au cours de son règne, Philippe le Bon a montré à l'évidence que la littérature devait contribuer à soutenir l'éclat de sa puissance, au même titre que les autres arts : en un demi-siècle, il triple les collections de sa bibliothèque, commandant de nombreux ouvrages et en recevant d'autres à titre d'étrennes ou de dons. Doté en 1420 d'une librairie de 248 volumes, il en laisse à sa mort presque 900. Il faut signaler ici que Philippe le Bon devait posséder, vers 1430, trois dépôts de livres à Bruges, Gand et Bruxelles, dépôts qu'il aurait ensuite regroupés au palais de Bruxelles. En fait, à la fin de sa vie, ses richesses bibliographiques ont afflué vers le Nord, vers Bruges où il aimait séjourner. Les manuscrits de Bourgogne ont dû subir des déplacements assez nombreux ; partageant l'existence mouvementée de leur maître, on peut dire qu'ils constituaient « une librairie itinérante. (5) »

Il n'est pas possible de prendre ici en compte l'immense production littéraire à la cour des ducs de Bourgogne, en citant chaque domaine comme l'a fait G. Doutrepoint : épopées et romans d'inspiration médiévale ; traductions, compilations et romans antiques ; littérature religieuse et didactique ; fabliaux et nouvelles ; théâtre ; poésie lyrique ; historiens et chroniqueurs... Prenons cependant quelques exemples.

Comme l'a souligné Jacques Lemaire, « la configuration des territoires réunis sous l'autorité des ducs Philippe et Charles rappelant les limites de l'ancienne Lotharingie, les écrivains instaurent le mythe de la descendance bourguignonne de Girart de Vienne (ou de Roussillon), partisan de Lothaire II contre les prétentions de Charles le Chauve. Le héros Girart est présenté comme un modèle pour Philippe le Bon et sa figure légendaire se retrouve dans plusieurs œuvres commandées par le duc : dans la mise en prose de la chanson de geste *Girart de Roussillon*, réalisée par Jean Wauquelin, « translateur et varlet de chambre de Monseigneur le duc de Bourgogne », « translateur et escripvain de livres », romancier, traducteur et calligraphe, en 1447, dans *l'Histoire de Charles Martel* de David Aubert (1465), dans *La Fleur des Histoires* de Jean Mansel (mort en 1474), l'un des plus grands succès de librairie au XVe siècle avec ses 49 manuscrits, et aussi dans les *Croniques et Conquestes de Charlemaine* (1458) de David Aubert (6). »

De plus, les hommes de lettres attachés à la cour sollicitent la plus haute Antiquité ou même la mythologie pour découvrir des ancêtres dignes de figurer dans l'ascendance de la maison de Bourgogne. Dans son *Livre des conquêtes et faits d'Alexandre le Grand*, mentionné en 1448, Jean Wauquelin s'efforce de prouver que le roi de Macédoine a régné sur les conquêtes bourguignonnes et qu'à ce titre il peut être tenu pour le père spirituel des ducs de Valois. La commande est partie, cette fois, du cousin germain de Philippe le Bon, Jean II de Bourgogne, comte d'Etampes et de Nevers, mais elle émane quand même de la famille ducale. Des six manuscrits qui nous sont parvenus, quatre sont passés par la librairie du duc. Et on pourrait évoquer ici les sympathies de Philippe le Bon, fondateur de la Toison d'Or, pour Jason (et Gédéon) et son intérêt pour les légendes troyennes.

C'est que le goût de Philippe le Bon pour l'histoire s'oriente avant tout vers l'exaltation de l'ancien idéal des chevaliers, que sa conception du monde repose en grande partie sur la lecture d'œuvres célébrant les vertus chevaleresques. Le milieu bourguignon crée une littérature très fortement marquée par l'idéologie des romans de chevalerie appartenant aux siècles précédents. L'image que la littérature de Bourgogne trace généralement du chevalier est celle d'un être idéal, doté de toutes les perfections. Selon J. Lemaire, « A l'opposé des écrivains de France, qui présentent souvent les chevaliers de manière réaliste, les auteurs bourguignons s'attachent à dépeindre les adeptes de la chevalerie sous des couleurs plus archaïques, comme des personnages sortis du cœur du Moyen Age ou de l'Antiquité (7). »

La mise en prose répond donc à la demande d'un public pour qui le vers devait paraître une forme surannée, mais qui restait très sensible au profit moral que peut procurer le récit des prouesses passées, et qui, surtout à la cour de Bourgogne, tentait de redonner du lustre à la chevalerie, d'en faire revivre les idéaux, d'en mettre en scène les pratiques. La noblesse féodale est alors virtuellement en déclin. Elle tente de raviver son prestige et son importance en conservant, en recréant ou en inventant les signes les plus superficiels de sa gloire : ordres de chevalerie, étiquette des cours, entrées princières, fêtes à thème arthurien. Elle fait des romans voués à l'exaltation de la chevalerie l'un de ces signes, elle y puise l'inspiration de ces manifestations de sa gloire, en même temps qu'ils lui en offrent le reflet en les écrivant avec complaisance. Mais ce reflet est, précisément, un reflet contemporain. Cette noblesse ne cultive pas le souvenir d'une époque brillante et révolue, mais elle crée de faux souvenirs, elle entretient une illusion de souvenirs.

Elle ne reconstitue pas un passé historique, mais elle place dans le même lointain mythique aux couleurs de l'Histoire l'époque du roi Arthur, celle de Charlemagne, celle des empereurs de Rome, celle des croisades. Si troublée qu'elle ait pu être par ses échecs sur les champs de bataille de la guerre de Cent Ans, par le pouvoir grandissant des marchands, par la concentration progressive du pouvoir aux mains du prince, elle était trop brillante et trop puissante encore pour se voir condamnée. C'est pourquoi elle cherche moins à faire revivre dans ses fêtes un passé dont les romans garderaient la trace qu'à fonder une esthétique nouvelle sur le regret de ce qui n'a jamais existé, d'un état mythique de la chevalerie, et les romans qu'on écrit pour elle s'inspirent de cette esthétique et s'installent dans cet imaginaire, bien loin de prolonger réellement ou de défigurer une esthétique passée. Il se crée ainsi un mouvement de va-et-vient entre la littérature et la vie

contemporaine, chacune prétendant s'inspirer du passé alors qu'elle se regarde dans le miroir de l'autre.

La technique des mises en prose du XV<sup>ème</sup> siècle résulte en partie d'un dérimage et d'une modernisation de textes antérieurs, en partie d'une invention propre à l'auteur du XV<sup>ème</sup> siècle. C'est pourquoi le terme de mise en prose employé pour ce type de récit n'est pas satisfaisant car il tend à nier toute l'originalité et le caractère spécifique du texte. Cette expression « mise en prose » est en effet couramment employée pour désigner d'une part la réécriture d'un texte antérieur le plus souvent en vers et d'autre part une technique littéraire particulière à ce récit.

L'effet le plus immédiat de la mise en prose est d'abolir les distinctions formelles entre chanson de geste et roman, les différences de composition, de style, de réception des textes. Toutefois, les études menées sur ces récits ont montré que la mise en prose n'était pas un simple et mécanique « dérimage », le simple remaniement d'un poème rimé au XII<sup>e</sup> ou au XIII<sup>e</sup> s. en une prose du XV<sup>e</sup> ou du XVI<sup>e</sup> s., mais qu'on pouvait y apprécier le travail de restructuration et de transposition accompli par les auteurs. La translation, alors, retouche son original en l'allongeant ou en l'abrégeant. Ou bien l'auteur combine plusieurs poèmes ou parties de poèmes (*Les Conquestes de Charlemaine et Guillaume d'Orange*). On peut par exemple, comme l'a montré François Suard, observer les efforts des auteurs pour remplacer « la structure lyrique du poème épique par une structure narrative » ou chercher des équivalences au style épique. On notera enfin que bien des textes médiévaux ne nous sont parvenus que par leur version ou mise en prose, comme le *Roman d'Apollonius de Tyr* et certains textes épiques, et que c'est par les mises en prose et les imprimés qui en ont été faits qu'a été lue et souvent appréciée, au XVI<sup>e</sup> s., la littérature médiévale.

Le modèle est en général un roman ou un poème apprécié dans les siècles précédents. C'est le cas par exemple pour le *Roman de la Violette* ou de *Gérard de Nevers* (6664 octosyllabes), datant de 1227-1229, dont l'auteur est Gerbert de Montreuil, et dont la mise en prose existe dans deux manuscrits, celui de la Bibliothèque Royale de Bruxelles (N° 9631) et celui de la BNF (fr. 24378). Ces deux manuscrits apparaissent dans l'inventaire de 1467 de la Bibliothèque des ducs de Bourgogne. Tel est aussi le cas pour le manuscrit unique, conservé à la Bibliothèque Municipale de Lille (fonds Godefroy 50), du *Livre des amours du chastelain de Coucy et de la dame de Fayel*, volume contenant également *Gilles de Chin*. Le *Livre des amours..* est la réécriture du *Roman du Castelain de Couci* (8266 octosyllabes) datant de la fin du XIII<sup>e</sup> s., dont l'auteur est un certain Jakemes. Le *Roman de Gilles de Chin* représente l'adaptation en prose d'un poème de 5544 vers que Gautier de Tournai avait consacré, entre 1200 et 1240, aux aventures de ce héros.

Ces trois mises en prose émanent de ce que l'on a appelé l'atelier de Jean de Wavrin, dont les armes « d'azur, à bandes de gueules, à l'écu d'argent superposé », figurent sur la lettrine initiale de *Coucy* et de *Chin*. D'autres manuscrits lui ont appartenu et portent ses armoiries ou sa signature. Ils ont donc fait partie de sa bibliothèque à un moment donné et ont été réalisés vraisemblablement pour lui et à sa demande. Citons ici *Le Roman du comte d'Artois, les seigneurs de Gavre, le Roman de Florimont, Paris et Vienne, Apollonius de Tyr, Le Roman d'Olivier de Castille* dans deux copies. On peut, y ajouter des manuscrits présentant des

critères formels tels qu'on peut affirmer qu'ils proviennent du même atelier : *Le Roman de Jean d'Avesnes*, *La fille du comte de Ponthieu*, *Le Roman de la Violette* déjà cité, *Le Roman d'Othovien*, une copie du *Roman de Jehan de Saintré* et une de *Gillion de Trazegnies*.

La famille de Wavrin figure parmi les cercles bourguignons lettrés qui ont contribué, autour de Philippe le Bon et de son épouse Isabelle de Portugal à faire de la cour de Bourgogne un centre exceptionnel de production et de diffusion d'œuvres littéraires. Le mécénat des seigneurs de Croÿ, de Créqui, du Bâtard Antoine de Bourgogne est connu. C'est pour Jean de Croÿ, protégé de Philippe le Bon, chevalier de la Toison d'Or, conseiller et chambellan du duc, grand bailli de Hainaut et créé comte de Chimay en 1473 par Charles le Téméraire que Jean Wauquelin, en rédigeant *La belle Hélène de Constantinople*, modernise *La Manekine* de Philippe de Beaumanoir. Jean de Créqui, conseiller et chambellan de Philippe le Bon à partir de 1438, est célébré par Martin Le Franc dans sa *Complainte du Livre du Champion des Dames* et par David Aubert dans le prologue de ses *Conquestes de Charlemaine* (1458) en tant que commanditaire de cette œuvre. Quant à la mise en prose du *Roman de la Violette*, elle est dédiée à Charles Ier, comte de Nevers et de Rethel, petit-fils de Philippe le Hardi, neveu de Jean sans Peur et beau-fils de Philippe le Bon.

Mais le rôle joué par les familles du Nord comme la famille de Wavrin, un peu moins célèbre, n'est pas à négliger. Comme d'autres seigneurs bourguignons, Jean de Wavrin est à la fois homme de guerre et homme de lettres. Seigneur du Forestel et de Fontaines, c'est le fils naturel de Robert VII de Wavrin, sire de Wavrin, de Lillers et Malanoy. Il est né entre 1394 et 1400. Il prend part aux batailles d'Azincourt (1415), de Cravant (1423) et de Verneuil (1424). En 1437, il est légitimé par Philippe le Bon. Il est l'auteur d'un *Recueil des Croniques et Anchiennes Istories de la Grant Bretagne, a present nommé Engleterre*, dont la rédaction a été entreprise vers 1445. C'est une histoire de l'Angleterre, depuis les origines fabuleuses d'Albion jusqu'à la mort du roi Henri IV (1413) pour la version primitive, qui date des années 1445 et compte 4 volumes divisés en 6 livres chacun. Une seconde rédaction fut rédigée en 1469, en 6 volumes, la chronique y sera continuée jusqu'en 1471 (réinstallation d'Edouard IV sur le trône anglais). En fait, malgré son titre, l'ouvrage, à partir du XIVe s., traite autant de l'histoire de France et de Bourgogne que de celle de l'Angleterre. On y trouve en particulier une nouvelle relation de la guerre du duc Philippe contre les Gantois, un récit du sac de Liège et de Dinant par l'armée de Charles le Téméraire. Jean de Wavrin meurt entre 1472 et 1475. Il fait partie de ceux que G. Doutrepoint appelait des *conseillers de lettres*, « tels des familiers de nos ducs, qui, le cas échéant, les ont aidés de leurs avis, leur ont révélé un auteur à protéger, un manuscrit dont l'acquisition s'imposait, qui, aussi le cas échéant, leur ont fait cadeau de quelque ouvrage intéressant ou bien encore qui, d'une façon quelconque, ont encouragé le mouvement intellectuel bourguignon (8). »

Il existe donc un certain nombre de manuscrits, pour la plupart illustrés dans un même atelier, celui du « Maître de Wavrin », à Lille, qui ont constitué le bien personnel de Jean de Wavrin, collectionneur de manuscrits (romans de chevalerie, romans inspirés par l'Antiquité et œuvres didactiques) globalement fabriqués entre 1450 et 1470. En effet, les particularités semblables qu'ils présentent permettent de situer leur réalisation dans la même officine, celle du « Maître de Wavrin ».

L'originalité de sa technique - dessins à la plume relevés de quelques touches de couleur, ainsi que l'aspect presque caricatural des dessins ont attiré l'attention des historiens de l'art. Il s'agit ici de l'essor de la miniature dite « flamande ».

De plus, les auteurs ou copistes des romans réalisés pour Jean de Wavrin manifestent dans leurs œuvres une familiarité certaine avec les villes et les provinces du Nord de la France. Comme l'a bien montré Danielle Queruel, « Ils travaillaient vraisemblablement à Lille et sous les directives de Jean de Wavrin, lui-même homme du Nord. Ils accentuaient donc tous les détails susceptibles de rattacher leurs récits à cette région. Tâche aisée pour adapter des romans liés à des héros du Nord de la France comme le Hainaut dans le poème de *Gilles de Chin* ou le Ponthieu dans les versions du XIII<sup>e</sup> s. de *La fille du comte de Ponthieu*. Le régionalisme de ces textes anciens a été repris et amplifié dans les versions en prose du XV<sup>e</sup> siècle. Des détails ajoutés délibérément contribuent à donner cet aspect régional même quand le modèle ancien ne l'impliquait pas : dans la version en prose du *Roman de la Violette* on trouve des épisodes ardennais absents du poème de Gerbert de Montreuil.... Le Nord à cette époque était quasi entièrement sous contrôle bourguignon, de l'Artois à la Hollande, des côtes de la mer du Nord au Hainaut et au Luxembourg. Renforcer les liens de cette production romanesque avec ces signes accentue son caractère bourguignon et met en exergue les terres rassemblées sous Philippe le Bon (9). »

Enfin, le succès des mises en prose est attesté par l'apparition des imprimés, à la fin du XV<sup>e</sup> s. et dans le courant du XVI<sup>e</sup>. Il en est ainsi, par exemple, pour le *Roman de la Violette* dont la première édition fut publiée à Paris, par Hémon Le Fèvre, en 1520 sous le titre *Gerard, comte de Nevers ; L'histoire de tres noble et chevalereux pri[n]ce Gerard, co[n]te de Nevers, et de la tres vertueuse et tres chaste princesse Euriant de Savoye, s'amyte*, in 4. goth.. On note une autre édition en 1526 (Philippe Lenoir), puis une autre par Gueulette en 1727. Et on en trouve une adaptation très libre, citant sporadiquement des passages en pseudo Moyen Français dans la Collection de Romans de Chevalerie (tome XV) du comte de Tressan, dans la Bibliothèque universelle des dames. Les apparences trompeuses (Paris, Minard et Desenne, fils, 1792).

Dans le cadre de ce bref exposé, il n'était pas possible d'envisager de manière détaillée les caractéristiques de la mise en prose, en particulier du point de vue de la technique littéraire. nous songeons ici à la présentation du texte, au découpage en chapitres, à la pratique de l'abrègement ou au contraire de l'extension, au traitement des dialogues et des monologues.... On aura cependant pu apprécier, nous l'espérons, l'importance du mécénat de Philippe le Bon. A l'initiative des ducs de Bourgogne, par fois en leur servant de commanditaires, les seigneurs de l'époque ont constitué des bibliothèques de première importance qui nous permettent de saisir l'évolution des genres littéraires au Moyen Age, de comprendre les goûts d'un public cultivé et de nous interroger sur les modes de lecture et de diffusion des textes à une époque où le papier supplante le parchemin, où les manuscrits modestes remplacent les manuscrits de luxe, où la lecture individuelle se répand.

## Notes

1. Paris, Champion, 1909.
2. Bruxelles, Palais des Académies, Mémoires de l'Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques, XL, 1939.
3. TLF, Droz, 2000, p. 17.
4. La cour des ducs de Bourgogne, trad. de Fernand Caussy, Paris, Payot, 1946, p. 27. Voir aussi J. Lemaire, Les visions de la vie de cour dans la littérature française de la fin du Moyen Age, Académie royale de langue et de littérature françaises, Paris, Klincksieck, 1994, pp. 183 sqq..
5. Doutrepoint 1909, pp. 462-63.
6. D'après J. Lemaire, op. cit. pp. 189-90. Les citations internes sont empruntées à Doutrepoint 1909, pp. 22 sqq.
7. Op. cit. pp. 207-08.
8. Doutrepoint, 1909, p. 498.
9. D. Queruel, Jean d'Avesnes ou la littérature chevaleresque à la cour des ducs de Bourgogne au milieu du XVe siècle, Thèse, Paris IV, 1988, pp. 849-50.

## Bibliographie

Doutrepoint, G. 1909. *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*. Paris : Champion.

Lemaire, J. 1994. *Les visions de la vie de cour dans la littérature française de la fin du Moyen Age*. Académie Royale de langue et de littérature françaises. Paris : Klincksieck.

Queruel, D. 1988. *Jean d'Avesnes ou la littérature chevaleresque à la cour des ducs de Bourgogne au milieu du XVe siècle*. Thèse. Paris IV.

Queruel, D. 1939, *Les mises en prose des épopées et des romans chevaleresques du XIVe au XVIe siècle*, Bruxelles : Palais des Académies, Mémoires de l'Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques. XL.

## Profil

Aimé Petit a enseigné à l'Université de Lille III de 1970 à 2004 où il a été successivement élu assistant (1970), maître de conférences (1981) et professeur (1988) ; il en a dirigé le Centre d'Etudes Médiévales et Dialectales. Il a soutenu en 1980 une première thèse sur L'anachronisme dans les romans antiques du XIIe siècle, publiée en 1985 et 2002. En 1985, il a soutenu une thèse d'Etat intitulée Naissances du roman. Les techniques littéraires dans les romans antiques du XIIe siècle, publiée la même année. Auteur d'une cinquantaine d'articles, il s'intéresse aux débuts du roman français et aux mises en prose du XVe siècle. Il a édité et traduit le Roman d'Eneas (1997) et le Livre des amours du chastellain de Coucy et de la dame de Fayel (1994).

En 2006, il a édité le colloque consacré à la Réception et représentation de l'Antiquité au Moyen Age (Bien dire et bien apprendre, N° 24). Il achève la rédaction d'une nouvelle édition du Roman de Thèbes et prépare la publication de plus de trente articles qu'il a rédigés, dans un ouvrage qui sera intitulé Aux origines du roman français : le Roman de Thèbes.